

## LA BOÎTE À MUSIQUE, Hanoï

### Maurice-Arsène DEVÉ, créateur

Né à Paris IV<sup>e</sup>, le 29 janvier 1879.

Fils de Valentin Arsène Devé, comptable, et de Jeanne Charlotte Marguerite Batault.

Marié à Marseille, le 29 sept. 1922, avec Marie Antoinette Jeanne Boullard, artiste peintre et [cantatrice](#), divorcée de Fournier des Corats.

Engagé volontaire le 9 nov. 1897 à Paris X<sup>e</sup>. 2<sup>e</sup> cl., caporal le 18/9/1898. Rég. d'infanterie de Compiègne. Libéré le 9 nov. 1901.

Entré dans les Services civils le 2 février 1907.

Adjoint au résident-maire de Tourane.

Résident-maire de Tourane par intérim (12 juin 1925).

Résident du Thua-Tiên et maire de Hué (1928).

Résident de Laokay et juge résidentiel (1933). Son nom est attribué à un square de [Chapa](#).

Retraité (mars 1935).

Organisateur de festivités : [exposition coloniale de Marseille](#) (1922), bal des navires à Tourane (1927), arrivée des souverains siamois à Saïgon (1930), visite à Hanoï du Yunker de Graef, gouverneur des Indes néerlandaises (nov. 1930), délégué de l'Annam et chargé de l'organisation des attractions pour l'Indochine à l'[exposition coloniale internationale](#) de Vincennes (1931), fête annuelle de la Croix-Rouge au théâtre d'Hanoï (mai 1933), etc.

Chevalier (*JORF*, 16 août 1923), puis officier (*JORF*, 22 octobre 1932) de la [Légion d'honneur](#).

Commandeur du Dragon d'Annam (déc. 1933).

Décédé à Tanger, le 27 janvier 1968.

[179] La *Boîte à musique* a laissé à Hanoï, où vivent encore quelques-uns de ceux qui la connurent autrement que par ouï-dire, des souvenirs qui sont toujours évoqués avec plaisir. Sur un autre plan et avec des ressources artistiques plus variées et [180] d'une qualité plus rare, La Boîte à musique a succédé, dans la faveur des vieux Tonkinois, au fameux groupement du *Chat d'or* de la rue des Pavillons-Noirs où triompha longtemps la gouaille française. La Boîte à musique, création d'esprit de Maurice Devé, dut sa réussite à la circonstance que son inventeur est doué à la fois du sens artistique le plus fin et de l'habileté manuelle la plus surprenante. Pour Devé, pas de difficulté matérielle dont on ne puisse venir à bout quand on a construit dans sa pensée. Les autres, nous n'étions que des comparses, des exécutants, des auxiliaires à ses ordres ; lui parti, la Boîte à musique ne pouvait que périlcliter ou changer de genre... J'insiste là-dessus afin que les rayons d'une juste gloire n'aillent pas illuminer d'autre tête que celle du délicieux artiste à qui Hanoï dut de pouvoir si longtemps resplendir comme la capitale de l'esprit français en Extrême-Orient.

La Boîte à musique n'était pas une société régulière ; elle ne comportait ni comité, ni président ; pas davantage n'avait-elle de statuts et ses membres ne payaient point de cotisation. Les soirées qu'elle offrait aux Hanoïens étaient gratuites mais on ne servait aucun rafraîchissement et le public allait se désaltérer à Métropole n'ayant absorbé à la Boîte que de l'ambrosie spirituelle. Les frais du spectacle — ils sont toujours plus élevés que ne le croient les bonnes gens qui tablent sur la qualité d'amateurs des exécutants — se répartissaient entre des fervents que Devé avait su attirer et retenir autour de son attachante personnalité. On comptait au premier rang de ce groupe piastreux l'ingénieur en chef de la Compagnie des [180] chemins de fer du Yunnan, l'aimable Chemin-Dupontès, le fin cabaretier-gentilhomme André Ducamp (co-proprétaire de l'Hôtel Métropole avec son frère Roger, chef du service forestier), le capitaine Péri de la T. S. F. naissante, etc. ; nul, parmi les adhérents plus modestes, ne fut, du reste, dispensé de l'honneur de cracher au bassinet pour distraire le gratin de Hanoï. Ces commanditaires souriants n'étaient pas exemptés au surplus de prendre une part effective à l'exécution des programmes. Tandis que l'administrateur Cordier, excellent pianiste, assumait la direction musicale d'ensemble, et M. Monavon la conduite de l'orchestre, Devé prenait à son compte toute la partie artistique spectaculaire, le secrétariat général étant assuré par l'administrateur Péloni. À l'orchestre, on vit passer, au cours des deux ans 1/2 d'activité de la Boîte, les meilleurs musiciens de Hanoï :

Violonistes :

MM. BAI VY  
COLLET  
GRESSIN  
MIR  
OHL  
M<sup>me</sup> DAUTEZAC  
MM. FERRIS  
VALÉRY  
DENNI et  
GOUZIEN

Violoncellistes :

MM. LAUVRAY

LE GUÉNÉDAL  
M<sup>lle</sup> DECUSSE  
MM. ESPALLARGAS et  
LECOMTE  
Pianistes  
M<sup>mes</sup> OHL  
MARTELL-BONJOUR  
GLADE  
MONAVON et  
M. CORDIER

Flûtistes  
MM. le capitaine PIERRE et  
le docteur NEDELEC

Au départ en congé de Joseph Cordier, la direction musicale passa aux mains expertes du capitaine Louvet.

Chacun des autres membres du groupement avait un rôle assigné soit dans la composition des programmes, soit pour aider Devé en coulisse ou faire bon accueil aux invités. Le tableau de service, partiellement fantaisiste, distribuait comme suit les corvées et les sinécures :

Introduceurs	MM. A. DUCAMP et CHEMIN-DUPONTÈS.
Chef électricien	capitaine PÉRI.
Chef machiniste	A. TAJASQUE.
Chef de batterie	lieutenant CAMY.
Maître de ballet	lieutenant BERTHIER.
Chef des chœurs	Le GUÉNÉDAL aîné, puis M. MAIRE.
Chef artificier	BONNET.
Médecin de service	docteurs LE DENTU, LE MASLE et vétérinaire PRADET.
Pompier titulaire	A. BURDIN.
Pompier intérimaire	M. FLEURY.
Pompiers suppléants	A. LACOMBE et BLOT.
Interprète	BLU.
Costumier	R. BASSOULS.
[183]	
Machinistes	G. TAJASQUE, GAUBERT, VÉRIGNON, E. ROSIER.
Force publique	capitaine DÉROSIAUX.
Marchand de programmes	VASSAL.

D'autres camarades encore, tels les délicieux Philippe Valette et Gabriel Caffaréna, se multipliaient pour que tout marchât sans accroc et y réussissent toujours.

Le programme comportait en général une partie musicale où prédominait la musique de chambre, alternant avec des chants lorsqu'on pouvait disposer d'artistes de haut rang comme M<sup>lle</sup> Barrand, fille du colonel directeur d'artillerie, M<sup>me</sup> Rey, M<sup>me</sup> Landry, M<sup>me</sup> Chavier-Boizart, ou de bons chanteurs tels le pharmacien Maire et les frères Signoret, de la douane.

Il y avait la partie gaie : chansons de Montmartre, pièces à dire, saynètes de circonstance (on dirait maintenant sketches) ; c'est là que, concurremment avec le capitaine Péri et le lieutenant Berthier, j'avais surtout à m'employer ; pour le répertoire, pas d'autre difficulté que l'embarras du choix, chaque courrier nous apportant les nouveautés des meilleurs chansonniers et humoristes de la Butte et du quartier Latin.

Enfin, la partie principale du programme, la partie pour les yeux, c'étaient tour à tour les pièces du théâtre d'ombres et du théâtre des marionnettes où le bon goût, l'ingéniosité et le sens artistique profond de « Maurice » triomphaient à chaque occasion nouvelle. Les pièces d'ombres étaient les pièces classiques de la Lune Rousse et de l'ancien Chat Noir : *Le Sphinx*, *La Marche à l'Étoile*, *Clairs de [184] lune*, *L'enfant prodigue*, de Georges Fragerolle, auxquelles vinrent s'ajouter les œuvres plus récentes de Jane Vieu : *Aladin ou la lampe merveilleuse*, *La belle au bois dormant* et l'ébouriffante farce néo-grecque de D. Bonnaud, N. Bles et L. Boyer *Ulysse à Montmartre* (chanteurs et récitants habituels : M<sup>mes</sup> Rey et Dérosiaux ; MM. Signoret, Bourrin, docteur Jouvenceau, Despax, Maire).

Quant aux marionnettes, il leur incombait de jouer l'opéra avec tous ses prestiges de décors, d'interprétation, de costumes, de figuration et même de chorégraphie classique. Un véritable enchantement ! Furent ainsi présentés au public — se rendit-il exactement compte de l'extraordinaire aubaine qui lui échut ? — *Werther* (Charlotte : M<sup>me</sup> Dérosiaux, Werther: docteur Jouvenceau) *Lakmé* (Lakmé : M<sup>me</sup> Landry, Gérald: docteur Jouvenceau, Nilakanta: capitaine Péri), *Samson et Dalila* (Dalila : M<sup>lle</sup> Barrand, Samson : M. Maire), etc. Chaque fois, ce fut la réussite totale dans le plus vif enthousiasme car à la perfection matérielle de la présentation sur la scène en miniature, s'ajoutait le prestige d'une interprétation vocale impeccable avec le concours des chanteurs les mieux réputés, tels en particulier M<sup>lle</sup> Barrand, déjà nommée, et le délicieux ténor Jouvenceau, médecin militaire (les médecins de l'armée et de la marine, comme les pharmaciens du début de l'occupation, ont été souvent des animateurs et de remarquables exécutants en matière artistique et littéraire ; tant à la Société philharmonique qu'à la Boîte à musique, ils brillaient au premier rang et par le talent et — tant pis pour le paradoxe — par une modestie excessive).

Le public invité devait revêtir obligatoirement la tenue de soirée et comme, au Tonkin, l'hiver on [185] ne s'habille pas autrement qu'en Europe, l'aspect des chambrées était hautement et brillamment parisien. Les locaux successifs où La Boîte tint ses assises pouvaient bien recevoir 80 personnes dans la salle de spectacle, mais les invitations s'arrachaient avec une telle fièvre qu'on arrivait finalement à en entasser le double en débordant jusque sous les vérandas et dans les escaliers....

Ceux de la Boîte qui se produisaient individuellement devant le public affectaient, contrairement aux spectateurs, d'arborer des vêtements genre « rapin » ou « chansonnier ». Pour débiter mon répertoire montmartrois de chansons rosses, je portais une veste de cheviotte bleue à large col de velours, un gilet croisé rouge et une vaste lavallière ; une chevelure opulente achevait de donner à l'ensemble la note légèrement anti-bourgeoise de rigueur dans les antres de la satire parisienne.

\*  
\*      \*

La Boîte à musique avait été installée par Devé en 1909 d'abord dans une petite maison d'apparence banale qu'il habitait 6, rue du Palais-de-Justice (à présent rue Lambert) avec le charmant Cordier, et où je recevais une hospitalité fraternelle quand j'arrivais de Haïphong le samedi soir pour passer le temps dominical avec des « parigots ». À ce moment-là, ma collaboration se bornait aux imitations de dialogues franco-annamites et à la récitation des fables de La Fontaine par le boy Nam ou par le secrétaire-interprète M. Thong. Quand je revins m'installer à Hanoi, Cordier était allé servir à Hai-duong et Devé avait transporté la Boîte au n° 21 du boulevard Rialan, mais le succès commandant un local plus vaste, Devé et moi décidâmes de nous installer au

n° 53 de la rue de la [186] Chaux <sup>1</sup>. C'est là je pense que la Boîte à musique atteignit le plus haut sommet de sa réputation. Je vais conter quelques histoires, entre beaucoup d'autres, pour donner une idée de l'ambiance et montrer que ce n'est pas toujours si facile et sans risques que de donner le spectacle gratuit chez soi pour une élite européenne....

\*  
\*   \*   \*

Certain soir, j'avais ajouté à mon programme de rosseries parisiennes une improvisation sur La Joconde. Le fameux tableau de Léonard de Vinci avait disparu du Louvre et c'était là le thème de mon discours car c'est moi, le boy Nam, qui détenais la toile célèbre. Je faisais mon entrée avec une échelle, portant sous le bras le précieux tableau dont Devé avait brossé une réplique étonnante. Pour aller suspendre La Joconde au fronton du théâtre d'ombres, il me fallait passer devant le général Pennequin, commandant supérieur des troupes, assis au premier rang de l'auditoire. Je feignis d'être troublé par la présence de ce grand chef et, m'étant arrêté près de lui, tout encombré de l'échelle et du chef-d'œuvre, je fis le salut militaire de la main gauche en prenant l'air le plus niais : « Moi bien connaît' général » dis-je ; « avant, moi faire tilayer ». Et je restai là comme un idiot, renouvelant les saluts, semblant attendre un mot aimable. Le général, croyant avoir affaire à un Annamite, regardait autour de lui, cherchant un commissaire qui pourrait le débarrasser de cet imbécile. Et sans doute d'autres invités étaient-ils éga- [187] lement impatients de voir s'éloigner ce boy impertinent. Lorsque je me décidai à grimper sur l'échelle et que, de là-haut, je me lançai dans une conférence en petit-nègre sur la peinture italienne et l'universalité des dons du grand Léonard, à la fois peintre, sculpteur, architecte et savant ingénieur, l'assemblée n'hésita plus à reconnaître mon identité véritable ; le général ne fut pas le dernier, ajouterai-je, à s'amuser franchement de sa méprise. Il s'amusa tellement que, dès le lendemain, l'un de ses officiers d'ordonnance vint me demander de sa part d'aller donner le même « numéro » à l'occasion du thé que sa fille projetait d'offrir à ses amies au quartier général. Je dus répondre à l'officier chargé de la démarche que n'étant point dans l'intimité du général Pennequin, il me paraissait difficile de figurer à cet aimable divertissement.

— « Qu'appellez-vous l'intimité ? Je vous assure que le général n'est point formaliste ; il a pris un plaisir fou à votre histoire de la Joconde et serait heureux que sa fille pût en offrir la redite à ses invitées

— J'entends bien et je suis très flatté, mais enfin jusqu'à présent je ne me suis pas trouvé à égalité avec le général et sa fille sur le plan mondain.

— Comment cela ?

— Enfin par exemple.... je n'ai jamais fait de visite au quartier général, je n'ai point été convié à la table du grand chef...

— Qu'à cela ne tienne, cher monsieur, je vais en parler au général et je suis sûr qu'il vous invitera...

— Nous nous comprenons mal, capitaine, je ne pose pas de condition, je constate que je ne connais pas, sur le plan privé, ces personnes chez qui vous me demandez d'aller produire un... numéro.

— Cependant, à la Boîte à musique, il y a bien les huit dixièmes des invités que vous ne connaissez pas davantage...

— Vous oubliez, capitaine, qu'à la Boîte à musique je suis chez moi [188] et que les invitations sont faites solidairement au nom d'un groupe...

---

<sup>1</sup> Siège actuel de la Société mutuelle des originaires de Cochinchine. La porte du jardinet de style annamite est de construction récente.

— Je ne vois pas nettement la nuance...

— Vous m'obligez alors à vous dire que... je ne livre pas à domicile ; je suis sans doute plus formaliste que le général, mais en dépit du regret que j'éprouve à décevoir l'attente de M<sup>lle</sup> Pennequin, comprenez et faites comprendre au général qu'il m'est impossible de déférer à son désir... ».

Les pourparlers ne furent pas poussés plus avant ; je ne doute pas que le général, s'il fut exactement renseigné par le capitaine, ne m'ait considéré comme un imbécile prétentieux.

Le général Pennequin, soldat de mérite et excellent homme, partageait simplement le préjugé universel de la bourgeoisie à l'égard des amuseurs publics ; il croyait que le désir de briller étouffait chez eux toute préoccupation de dignité personnelle. Peut-être avait-il cru pouvoir en user aussi librement vis-à-vis d'un subalterne de la douane qu'avec un sous-officier qui aurait eu des dons de joyeux comique et se serait vu dans l'obligation d'obtempérer...

\*  
\*   \*  
\*

Après la conférence de la Joconde, j'étais venu saluer et resaluer pour remercier le public de ses applaudissements. La coulisse était la salle à manger, transformée en vestiaire ; lorsque je me retrouvai là pour la seconde fois, j'y aperçus un nouvel arrivant retardataire, M. Peyroux, directeur des Grands magasins réunis. Je m'avançai vers lui et, sans rien dire, l'aidai à retirer son pardessus. M. Peyroux me prit évidemment pour le gardien du vestiaire car il retira de son gilet une pièce de monnaie qu'il me glissa dans la main « merci, [189] m'sieur ». Puis il passa dans la grande salle. Je montai à l'étage pour reprendre ma vêtue montmartroise ; je me mêlai ensuite à la foule durant l'entr'acte et, me retrouvant nez à nez avec M. Peyroux, je lui rendis sa pièce de 20 sous en disant :

« Chez nous, cher monsieur, le vestiaire est gratuit ». M. Peyroux, stupéfait, me répliqua: « Comment ? Il vous l'a dit ? »

Plus tard, au cours de la soirée, M. Peyroux apprit sans doute que j'avais incarné le boy ravisseur de La Joconde ; il comprit alors ce qui s'était passé et, avant de prendre congé, il traduisit sa jubilation par une bourrade amicale en me disant : « Sacré farceur ! »

\*  
\*   \*  
\*

Un autre jour, le succès de la partie montmartroise fut tel, à cause de la qualité exceptionnelle des chansons récentes, que je me trouvai à court de répertoire devant une chambrée enthousiaste et qui en « redemandait ». Je ne pouvais pas répéter les mêmes, dont quelques-unes avaient du reste été bissées.

Je m'en tirai par une feinte. « Je suis au bout de mon répertoire », dis-je. « Je parle d'un répertoire dont les dames ne sauraient s'effaroucher » (car avant la guerre on s'effarouchait encore). « Si l'on insistait, je pourrais me risquer dans le domaine léger des sous-entendus... Insistez-vous ? » (cris nombreux : « Oui ! oui ! ») « J'entends là des cris d'hommes seulement ». Tout aussitôt quelques cris sur le mode aigu me permirent de pousser à fond la plaisanterie : « Tant pis pour vous, mesdames ! vous l'aurez voulu ! »

[190] Ayant acquis ainsi le droit de tout oser, j'entonnai tout de go, feignant un embarras pudique, l'exquise chanson enfantine de Dalcroze :

Il est difficile, Kirikirikan, Kirikirikan,

Il est difficile, de tromper sa maman.  
Kirikirikère, l'on aura beau faire,  
Kirikirikan, la maman l'apprend.  
Kirikiriki, ki ki ki  
Son p'tit doigt l'lui a dit,  
Kirikirikou, kou kou kou  
Son p'tit doigt lui dit tout....

On connaît la suite des couplets puérils :

Manque-t-on l'école, kirikirikan,  
Prend-on la clef des champs?  
A-t-on fait des taches, kirikirikeuf,  
Sur son bel habit neuf ?

A-t-on les mains sales, kirikirikar,  
Le bout du nez tout noir ? (etc.)

Dans la salle, le fou rire était déchaîné à cause de l'insignifiance des paroles et du contraste avec les intentions scandaleuses que je prétendais y ajouter par mes intonations et ma mimique...

On entendit alors M<sup>me</sup> Guérin, femme du très distingué colonel d'état-major, s'exclamer : « Oh ! quelle horreur! Et moi qui faisais chanter cela à mes enfants! »

Du coup, le succès alla tout entier à M<sup>me</sup> Guérin.

\*  
\*   \*  
\*

Il faudrait un volume spécial pour relater par le menu l'histoire de la Boîte à musique. Je me borne donc à l'essentiel. Mais je n'aurai garde [191] d'omettre le rappel d'un incident qui prit dans les milieux hanoïens, où domine la gent administrative, la proportion d'un scandale.

Les séances de la Boîte avaient un caractère mondain assez poussé mais elles n'étaient pas protocolaires ; les principaux personnages officiels, même le résident supérieur, M. Simoni, venaient là en toute simplicité et se plaçaient où il y avait des fauteuils libres, au gré de leurs sympathies.

Le gouverneur général n'était pas invité à ces soirées, précisément parce que sa présence eût risqué de créer une atmosphère pontifiante peu propice à l'épanouissement de la saine gaîté française que nous entendions dispenser sans contrainte. Par tempérament, le gouverneur général d'alors, M. Klobukowski, ne penchait du reste pas vers la bonne humeur; comme le disait quelqu'un de son entourage, ses calories étaient glaciales. Enfin, le chef de la colonie avait une grande jeune fille, M<sup>lle</sup> Wanda, et, si l'on avait invité M<sup>me</sup> Klobukowski, il eût été difficile de ne pas convier aussi l'héritière du nom, ce qui ne se pouvait eu égard au genre un peu débridé de nos programmes montmartrois.

Or le gouverneur général, alléché par les échos qui lui revenaient de notre vogue, exprima à Maurice Devé le désir de recevoir une invitation ; le groupe dirigeant ne manifesta aucune satisfaction à cette nouvelle, tout au contraire, mais on convint qu'il serait difficile de ne pas s'incliner devant une sollicitation aussi flatteuse ; il fut spécifié cependant, et parfaitement convenu d'un accord unanime, que rien ne serait changé quant au caractère libre du programme et à la composition du répertoire. On ferait, ce fut nettement entendu, comme si M. Klobukowski n'était pas là.

[192] Et nous voici dans le feu de la préparation, minutes ultimes de fièvre où le cœur bat plus vite et que connaissent tous ceux, conférenciers, parlementaires, avocats des grandes causes, hommes de théâtre, etc., qui vont avoir à livrer bataille devant le public. On venait de commencer quand on annonça l'arrivée du gouverneur général. Il est en retard, comme par hasard, et la rumeur de son arrivée distrait toute l'assistance. Qu'il se hâte donc de gagner sa place, qu'il s'assiede et que l'on poursuive ! Mais quoi ! Il a amené sa femme et sa fille, que l'on n'attendait point et un seul siège a été réservé (du reste contrairement à tous nos usages). Il faut quelques minutes pour arranger les choses en... dérangeant beaucoup de nos invités. On reprend enfin la suite du programme...

Mon tour arrive avec les chansons de Montmartre ; il y en a une où je chante au refrain les paroles suivantes :

« À partir de huit heures du soir »,  
« Dit l'garçon d'la brasserie »,  
« On ne va plus aux urinoirs »...

Sur ce dernier mot, M. Klobukowski a pris un air courroucé qui s'accroît à chaque répétition du vocable scabreux... Mme Klobukowski est toute rouge. Seule Wanda, privilège de l'innocence, est parfaitement à l'aise.

Enfin le cap dangereux de la pruderie gubernatoriale est franchi et j'aborde la pièce finale de mon répertoire. C'est un commentaire en vers de la première représentation de *Chantecler* qui vient d'être donnée à la Porte Saint-Martin. Signé Dominique Bonnaud, ce commentaire est un véritable chef-d'œuvre d'esprit gavroche ; le récitant explique, avec l'accent faubourien, qu'il se trouvait sur [193] le trottoir devant le théâtre pour voir arriver les « gonzesses » ; quelqu'un ayant laissé tomber son invitation, il s'en empare et réussit à pénétrer dans la salle... Avant de parler de l'œuvre de Rostand pour en faire une impayable et impitoyable critique, notre homme à rouflaquettes décrit le spectacle de la chambrée étincelante... Tout-Paris était là ! Tout-Paris !

« Il y avait », dit-il :  
« Tous ces typ's au nom bien français  
« Nagelmakers, Troubetskoï... »

Troubetskoï ! J'avais dit : « Troubetskoï ! » Et en prononçant ce nom, j'eus aussitôt la pensée que j'aurais bien dû, ce soir-là, me couper la langue. Troubetskoï ! Si j'avais dit :

« Nagelmakers, Klobukowski... »  
la catastrophe n'eût pas été plus grande.

Je terminai sous les acclamations. Ceux des spectateurs qui avaient savouré sans plus la fine satire de Bonnaud, ceux qui crurent que j'avais prémédité de taquiner le chef de la colonie, tous jubilaient... Tous... sauf le petit groupe des arrivistes de la Boîte à musique qui se voyaient déjà exilés dans les postes malsains des lointaines provinces et confinés dans leur grade pour l'éternité.

C'était l'entr'acte. Les hommes se levèrent pour aller fumer une cigarette sous la véranda. Et la nouvelle circula que le gouverneur général, outré de ce qu'on lui avait fait entendre, offusqué de ce qui avait effleuré les chastes oreilles de sa fille, était parti très mécontent... Personne ne s'en émut parmi les invités et la seconde partie du programme [194] se déroula sans anicroche, valant une nouvelle gloire à Maurice Devé.

Quand le public se fut retiré, j'essuyai les reproches des arrivistes parmi lesquels le capitaine Péri et Devé, spécialement, montraient des visages consternés : « Quelle idée », me dirent-ils, « d'avoir choisi des pièces qui pouvaient choquer notre invité ! » Je répliquai : « Pardon ! Je n'ai pas choisi mon répertoire pour le gouverneur général.

Ce répertoire était arrêté et vous l'aviez tous approuvé avant que M. Klobukowski ne se fût imposé chez nous. Il avait été convenu qu'il n'y serait rien changé. Peut-être, si j'avais relu les pièces avant l'exécution, aurais-je fait sauter les deux vers qui ont causé l'incident, mais si une faute a été commise, nous sommes tous solidaires pour en assumer la responsabilité. En revanche, je reproche, moi, à M. Klobukowski d'avoir forcé notre invitation, d'être arrivé en retard et de nous avoir amené sa fille dont il n'avait pas été question, alors qu'il ne l'eût pas conduite, je pense, dans un cabaret de Montmartre. S'il est parti furieux, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Au surplus, nous voilà débarrassés de lui pour l'avenir. Vous savez bien qu'à Paris, un spectateur, même appartenant au monde officiel, qui montrerait une telle incompréhension, une telle étroitesse d'esprit, se ferait emboîter sur-le-champ, ce qui serait justice. F... moi donc la paix ! »

Le lendemain dimanche et les jours suivants, il y eut du froid entre Devé et moi... Le mercredi, je fus averti par le bon Cordier :

« Vous savez qu'il y aura une nouvelle séance publique de la Boîte samedi ?

— Non, Devé ne m'en a rien dit. Pourquoi récidiver si vite ? Et avec quel programme nouveau ? Je n'ai pas de chansons inédites en réserve... [195]

— C'est une soirée en manière d'excuses ; le gouverneur général reviendra ! Et la partie montmartroise du programme a été supprimée...

— Je vois, c'est une séance expiatoire et le fauteur de trouble est proprement éliminé. Ce n'est pas joli-joli, d'autant qu'on m'a écarté de la délibération ».

Le soir, Devé me demanda négligemment s'il pouvait compter sur ma collaboration en coulisse. Je lui répondis que je ferais ma partie ordinaire devant le public ou bien que je passerais ma soirée à Métropole à boire des alcools. Ce que je fis.

Je ne pus rentrer me coucher, c'est un comble, qu'après le départ de la famille Klobukowski et des officiels que l'on avait suppliés de revenir pour assister à cette cérémonie funèbre.

La partie musicale ayant été allongée outre mesure pour remplacer les fantaisies déplacées du premier soir. Ce fut, malgré le très grand talent de la pianiste, M<sup>me</sup> Martell-Bonjour, une séance désespérément morne que ne relevaient plus ni le sel de l'esprit français ni le poivre de la satire parisienne.

J'avais laissé faire sans protester mais je me rattrapai le dimanche matin à la grande table de l'hôtel Métropole, dite des Services Civils, où devant tous les camarades, je dis à Devé ce que je pensais de sa manigance. Car le capitaine Péri et lui, dépourvus de tout caractère, avaient froidement rejeté sur le douanier malappris la responsabilité de l'outrage fait au plus haut représentant de la France. Le résident supérieur, M. Simoni, ne me cacha d'ailleurs pas son indignation d'une telle platitude vis-à-vis du chef de la colonie.

\*  
\*   \*  
\*

[196] Rien n'est nouveau, jamais, sous le soleil. Dans *La Vie indochinoise* du 20 février 1897, on pouvait lire sous la signature de Bigophone :

« Une société artistique ne peut pas vivre si l'on y admet des fonctionnaires d'un certain grade.

« Je m'explique : Les fonctionnaires haut gradés n'ont pas tous le monopole de l'esprit ni du bon goût. Or, des groupes de jeunes gens libres, indépendants, se forment sous le nom de *Philharmonique*, de *Chat d'or*, de *Baniane*<sup>2</sup>. On y est jeune, on y rit. D'autres intriguent pour y être admis ; ils y parviennent. Leur plus cher désir est de faire

---

<sup>2</sup> Groupes précurseurs lointains de la *Boîte à musique* à Hanoï.

hiérarchiser la nouvelle société. Ils y introduisent des leurs. Le surnuméraire qui reçoit les ordres du commis auxiliaire veut se mettre bien avec lui. Il le présente. On l'admet. Le commis auxiliaire raconte au commis de 3<sup>e</sup> classe qu'on a bien ri à la dernière. On a dit des drôleries. L'esprit exilé et banni des salons officiels s'est réfugié dans la société dont il fait partie et, ma foi, il offre son parrainage à son supérieur direct. Celui-ci conte au commis de 2<sup>e</sup> classe les joies de l'art, et ce dernier les décrit au faisant fonctions de sous-chef qui, les amplifiant, les énumère à M. le chancelier. Bientôt une nouvelle fournée apporte son renfort de fonctionnarisme à la société artistique.

« Le chancelier amène M. le résident. M. le résident est l'ami de M. le procureur qui demande qu'on lui chante des grivoiseries. M. le procureur invite M. le contrôleur à une soirée intime : mais M. le contrôleur est l'ami de M. l'avocat général qui aime les monologues à sous-entendus. Il les fait bisser.

[197] « Peu à peu, le groupe indépendant devient une succursale du 7<sup>e</sup> Bureau (affaires en suspens).

« Les hauts fonctionnaires ne peuvent-ils donc comprendre qu'ils seraient mieux dans leur rôle en se groupant entre eux. Ils ont leur cercle. Qu'ils y restent !

« Mais ils veulent faire partie de la nouvelle société. En faire même partie très active.

« Immédiatement, on élit vice-président le sous-chef. Les fonctionnaires sont en majorité, ils tiennent le vote. Le chef est élu président, le gouverneur général, président honoraire, et les organisateurs ou les artistes qui avaient créé la société, qui en faisaient la joie, la vie et l'originalité... on ne les met pas précisément à la porte, mais on leur laisse comprendre qu'ils feraient peut-être bien de se retirer ».

J'ai pour ma part constaté souvent la pertinence des réflexions de Bigophone. Et encore ne parlait-il que de l'ingérence des hauts fonctionnaires pris dans leur particulier. Il est arrivé aussi que certains d'entre eux se sont intéressés ès-qualité à des groupements artistiques ou sportifs, cela avec si peu d'opportunité et de discrétion qu'ils en ont provoqué la déconfiture immédiate.

\*  
\*   \*  
\*

Depuis que, devenu familier des planches, j'ai pris dans ce pays une part active à la préparation d'innombrables spectacles pour des sociétés ou à l'occasion de la bienfaisance, j'ai eu à répondre plus de cent fois à la suggestion d'écrire et de monter une revue. Je comprends cela : en Indochine, la matière à traiter ne ferait jamais défaut; l'opposition est si tranchée entre la haute idée de leur [198] personne qu'ont les gens en place et la réalité sévère de leur médiocrité fréquente qu'il jaillit là une source de moquerie intarissable. Et l'on conviendra que si quelqu'un avait écrit une revue annuelle à Hanoï, on eût pu, cette année-là, y introduire une parodie de la pièce de Bonnaud sur *Chantecler*, en mettant en cause le Huron à désinence polonaise effarouché par des traits spirituels qui ne le visaient pas et dont la saveur profonde lui avait entièrement échappé.

À la vérité, la revue annuelle pourrait être un triomphe, mais il y faudrait trop de conditions préalables : que l'auteur pût garder l'anonymat absolu (à moins qu'il ne tienne pas à la vie), que les interprètes fussent des acteurs de passage ne redoutant pas les repréailles, que les organisateurs du spectacle fussent libres de toute attache locale... Autant d'impossibilités.

Il faudrait aussi que l'obscurité dans la salle fût telle que les auditeurs pussent s'esbaudir aux roseries touchant les choses et les gens du cru sans la crainte de voir repérer leur allégresse individuelle.

Tout cela bien entendu si l'on entendait présenter une revue autrement qu'à l'eau de rose, quelque chose de hardi et de libre, bref un dialogue vengeur à l'emporte-pièce qui ne cesserait d'égratigner que pour mordre...

Je le répète, les impossibilités sont totales car il faudrait encore tenir compte de la sacro-sainte considération du prestige des personnages consulaires par rapport à la masse indigène. Et l'on se trouve ainsi enfermé dans un cercle vicieux. Car si les grands de notre monde indochinois savaient qu'on peut impunément les ridiculiser aux yeux [199] de la galerie, ils éviteraient de se mettre dans le cas de donner prise à la satire.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud. Ce qui est blâmable, ce n'est pas de dire que la femme de César a failli, c'est précisément qu'elle ait failli. Autant de vérités premières. Finalement, la défense du prestige sert surtout à la commodité personnelle de ceux qui contribuent le plus efficacement à le ruiner par leurs déplorables agissements.

\*  
\*   \*  
\*

Devé étant rentré en congé, la Boîte à musique ne pouvait pas aller bien loin car cet ami perfide restait un animateur extraordinaire et il ne pouvait être question, lui parti, de supprimer la partie théâtrale où il était passé maître. Pourtant, il y eut encore deux séances à l'aide du matériel d'ombres laissé par Devé ; l'une de ces soirées fut couronnée d'un éclatant succès.

Le directeur du théâtre, M. Cervières, avait engagé cette année-là un ténor débutant pour doubler, le cas échéant, le premier sujet titulaire de l'emploi. Le débutant s'appelait Laloye et se prévalait d'un second accessit d'opéra et d'opéra-comique au Conservatoire de Paris. C'était un chanteur exquis mais il était saisi d'un trac effrayant dès qu'il apercevait le public. Au Tonkin, son directeur l'avait essayé dans *Faust*, dans *La vivandière* et dans la *Marie-Madeleine*, de Massenet ; chaque fois, il s'était montré ridicule, physiquement, à cause de la frayeur incoercible qui le tenaillait. Quel dommage ! la voix était ravissante et la science du chant complète.

Je demandai à Cervières de me prêter son pensionnaire à qui j'envoyai à Haïphong la partition [200] d'*Aladin ou la lampe merveilleuse* de Jane Vieu ; puis, quand il eut appris, Laloye vint passer quelques jours à Hanoï afin de répéter avec notre pianiste impeccable, le grand Cordier ; les répétitions furent un régal, mais que se passerait-il quand la foule serait présente ?

Or la soirée fut triomphale. Laloye, assis près du piano dans la coulisse, le col déboutonné, était parfaitement à l'aise puisque dérobé à la vue du public. Il chanta la partition avec son art coutumier des nuances et une délicatesse extraordinaire, mais aussi, dans les passages héroïques, en déployant une ampleur et une chaleur magnifiques. Après tant d'années, je ne crois pas avoir éprouvé en ce beau pays d'Indochine une émotion d'art dans le domaine lyrique plus forte que ce soir-là (J'exclus naturellement les auditions des grands virtuoses de passage).

\*  
\*   \*  
\*

Je m'excuse, en retraçant ces souvenirs sur la Boîte à musique, d'avoir redressé certaines inexactitudes auxquelles le bon ami René Crayssac <sup>3</sup> avait donné de la créance dans ses amusants écrits sur la vie hanoïenne d'autrefois. Mais la vérité vraie est assez jolie pour se passer de tout arrangement. Crayssac a, du reste, agi de bonne foi en [201] évoquant ses souvenirs, qui sont ceux, un peu effacés, d'un homme non directement mêlé à ces aventures.

---

---

<sup>3</sup> Les journaux ont annoncé, en février 1941, la mort de Crayssac à Pierrefeu (Var) où il s'était retiré après avoir pris sa retraite en 1939. Bon ouvrier des lettres, Crayssac, qui versifiait avec aisance, était par ailleurs un excellent annamitisant. Très agréable compagnon, accueillant aux indigènes, d'humeur toujours égale et souriante, il est de ceux qui ont contribué à faire aimer la France en ce pays. Son mérite principal est à mes yeux d'avoir consacré beaucoup de ses loisirs à rappeler dans ses écrits les talents de tous les écrivains, poètes et artistes qui ont œuvré en Indochine. Je devais cette pensée affectueuse à celui qui me détermina par son insistance à écrire *Le vieux Tonkin* et les présents souvenirs.